

—Oui, mademoiselle, le camp de Cereottes.

—Au milieu de la forêt d'Orléans. Je me suis fait expliquer cela ce matin par votre parrain. Je suis heureuse assurément d'aller au-devant de mon beau-frère, mais, en même temps, je suis fâchée de partir : sans cela, tous les matins j'aurais fait une petite visite à votre parrain... Il m'aurait donné de vos nouvelles. Voulez-vous, dans une dizaine de jours, écrire à ma sœur une toute petite lettre de quatre lignes,—cela ne vous prendra pas beaucoup de temps,—pour lui dire comment vous vous portez et pour lui dire aussi que vous ne nous oubliez pas ?

—Oh ! quant à vous oublier... quant à perdre le souvenir de votre grâce, de votre bonté... jamais, mademoiselle, jamais !

Sa voix était tremblante. Il eut peur de son émotion. Il se leva...

—Je vous assure, mademoiselle, qu'il faut que j'aille saluer votre sœur... Elle me regarde... Elle doit être étonnée...

Il traversa le salon. Bettina le suivait des yeux. Madame Norton venait de s'installer au piano pour faire un peu valser les jeunes gens. Paul de Lavardens s'approcha de miss Percival :

—Voulez-vous me faire l'honneur, mademoiselle ?

—Mon Dieu, répondit-elle, je crois bien que je viens de promettre à monsieur Jean.

—Enfin, si ce n'est pas lui... ce sera moi.

—C'est entendu.

Bettina s'en alla vers Jean, qui venait de s'asseoir près de madame Scott.

—J'ai fait un gros mensonge, lui dit-elle. M. de Lavardens est venu m'inviter, et je lui ai répondu que je vous avais promis cette valse... Oui, n'est-ce pas ? vous voulez bien.

La tenir dans ses bras, respirer le parfum de ses cheveux !... Jean se sentait à bout de forces... Il n'osa pas accepter.

—Je suis désolé, mademoiselle. Je ne peux pas... je suis souffrant ce soir. J'ai tenu à venir, pour ne pas partir sans vous avoir fait mes adieux, mais danser, non, je ne pourrais pas.

Madame Norton venait d'attaquer le prélude de la valse.

—Eh bien ! dit Paul, arrivant tout joyeux, est-ce lui, mademoiselle, est-ce moi ?

—C'est vous, dit-elle tristement, sans quitter Jean des yeux.

Elle était très troublée et répondit cela sans trop savoir ce qu'elle disait. Elle regretta tout de suite d'avoir accepté. Elle aurait voulu rester là, près de lui... Mais il était trop tard. Paul la prit par la main, et l'entraîna.

Jean s'était levé. Il les regardait tous les deux, Bettina et Paul. Un nuage lui passa devant les yeux. Il souffrait cruellement.

—Je n'ai qu'une chose à faire, se dit-il, profiter de cette valse et partir... Demain matin j'écirai quelques lignes à madame Scott pour m'excuser.

Il gagna la porte... Il ne regardait plus Bettina... S'il l'avait regardée, il serait resté.

Mais Bettina le regardait, et tout d'un coup elle dit à Paul :

—Je vous remercie beaucoup, monsieur, mais je suis un peu lasse... Arrêtons-nous, je vous prie... Vous me pardonnez, n'est-ce pas ?

Paul lui offrit le bras.

—Non, je vous remercie, dit-elle.

La porte venait de se refermer. Jean n'était plus là. Bettina traversa le salon en courant. Paul resta seul, fort étonné, ne comprenant rien à ce qui se passait.

Jean était déjà sur le perron, lorsqu'il s'entendit appeler :

—Monsieur Jean ! monsieur Jean !

Il s'arrêta, se retourna. Elle était près de lui.

—Vous partez... sans me dire adieu ?

—Je vous demande pardon, je suis très fatigué.

—Alors ne vous en allez pas ainsi à pied.

—Le temps est menaçant.

Elle étendit la main au dehors.

—Tenez ! il pleut déjà.

—Oh ! à peine.

—Venez prendre une tasse de thé dans le petit salon, seul avec moi, et je vous ferai reconduire en voiture.

Et, se retournant vers l'un des valets de pied :

—Dites que l'on attelle un coupé tout de suite.

—Non, mademoiselle, je vous en prie. Le grand air me remettra... j'ai besoin de marcher... laissez-moi partir.

—Partez donc !... Mais vous n'avez pas de manteau... Prenez un châle pour vous envelopper.

—Je n'aurai pas froid... tandis que vous... avec cette robe ouverte... Je pars pour vous obliger à rentrer.

Sans même lui tendre la main, il se sauva et descendit rapidement les marches du perron.

—Si je touche sa main, se disait-il, je suis perdu, mon secret m'échappe.

Son secret ! Il ne savait pas que Bettina lisait dans son cœur comme dans un livre grand ouvert.

Lorsque Jean fut arrivé au bas du perron, il eut un court moment d'hésitation. Cette phrase était sur ses lèvres :

" Je vous aime ! je vous adore ! et c'est pour cela que je ne veux plus vous voir ! "

Mais, cette phrase, il ne la prononce pas, il s'éloigne, il se perd bientôt dans la nuit... Bettina reste là, sur le perron, dans l'enlèvement lumineux de la porte. De grosses gouttes de pluie chassées par le vent viennent cingler ses épaules nues et la font frissonner : elle n'y prend pas garde ; elle entend distinctement battre son cœur.

Je savais bien qu'il m'aimait, se dit-elle, mais je suis bien sûre maintenant que moi aussi... oh ! oui... moi aussi...

Tout d'un coup, dans l'une des grandes glaces de la porte, elle voit le reflet des deux valets de pied qui se tiennent debout, immobiles, près de la table de chêne du vestibule. Bettina fait quelques pas dans la direction du salon... Elle entend des éclats de rire et la valse qui continue. Elle s'arrête. Elle veut être seule, complètement seule, et, s'adressant à l'un des domestiques :

—Allez dire à madame que j'étais fatiguée, que je suis remontée chez moi.

Annie, sa femme de chambre, sommeillait dans un fauteuil. Elle la renvoie... Elle se déshabillera elle-même. Elle se laisse tomber sur un divan. Elle éprouve un accablement délicieux.

La porte de la chambre s'ouvre. C'est madame Scott.

—Vous êtes souffrante, Bettina ?

—Ah ! Suzie, c'est vous, ma Suzie ! Comme vous avez eu raison de venir !... Asseyez-vous près de moi, tout près de moi.